Ami du Clergé du 4 mai 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXIX. *5e Dim. après Pâques :* La prière, 257. — XXX. *Ascension :* Vers le royaume céleste, 259. — XXXI. *Dimanche dans l'Octave de l'Ascension :* Préparation à la fête de la Pentecôte, 260.
Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — La piété de Jeanne, 261.
Sermons pour l'Ascension. — I. L'Ascension, manifestation de la toute-puissance et de l'amour du Christ, 264. — II. Le ciel, épanouissement de toutes nos facultés, 265.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* Amour pour amour, 268. — *Renouvellement des vœux du baptême :* Aux parents et aux enfants, 269. — *Le soir : la Confirmation :* Dispositions pour la recevoir, 270.
Conférences à des Ligueuses. — VIII. La patience, 271.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIX

5e Dimanche après Pâques

LA PRIÈRE

Mes frères,

Vous venez d'entendre l'Evangile. Jésus-Christ s'adressant à ses disciples, et dans leur personne à tous les chrétiens, leur dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez : je vous en donne ma parole. » Nous voyons dans ce récit comme un reflet de la toute-puissance et de la bonté de Dieu : de sa toute-puissance, parce qu'il n'est point limité à tel ou tel genre de grâce, mais qu'il les promet toutes, lui qui les a toutes dans ses mains, *si quid petieritis ;* — de sa bonté, puisqu'il la pousse jusqu'à se plaindre qu'on ne lui demande pas ces grâces : *usquemodo non petistis quidquam.* Si grand est le désir qu'a notre divin Rédempteur de nous faire du bien, qu'il se plaint que nous ne demandons pas assez.

A ce désir de Notre-Seigneur, ajoutons encore l'intention de notre Mère la sainte Eglise qui, en ce dimanche si rapproché des prières publiques appelées *Rogations,* nous fait lire cet évangile pour ranimer notre foi, et nous décider à demander à l'Auteur de tout bien les grâces dont nous avons besoin.

Je vais donc essayer de vous montrer la *nécessité* et l'*efficacité* de la prière.

I. — *Sa nécessité*

1. La nécessité de la prière marche de pair avec la nécessité de la grâce. Il est de foi que sans la grâce nous ne pouvons rien faire d'utile pour notre salut : « *Sine me,* c'est Jésus-Christ la vérité incarnée qui l'a dit, *nihil potestis facere.* » Remarquez, commente ici S. Augustin, que « le Sauveur ne dit pas : Sans moi vous pouvez faire peu de chose, non ! il dit : rien. » Nous sommes comme les sarments : unis au cep de vigne, ils produisent du fruit ; séparés du cep, ils deviennent inutiles et bons seulement à être brûlés.

La nécessité de la grâce une fois admise, il faut également admettre la nécessité de la prière. « Trouvez-moi, disait S. Jérôme écrivant contre les Pélagiens, trouvez-moi un homme qui n'ait pas besoin de la grâce, et je vous avouerai qu'il n'a pas besoin non plus de la prière. » Dieu, selon la doctrine de S. Augustin, de S. Thomas, de S. Jean Chrysostome, de S. Jean Damascène, Dieu a décidé de toute éternité de n'accorder aux âmes les grâces nécessaires à leur salut éternel que par un seul moyen, la prière, de la même manière que sa Providence a établi que la terre donnerait le froment et les autres fruits moyennant une culture opportune. Il n'y a d'exception, dit S. Augustin, que pour les deux premières grâces excitantes qui, comme une pluie spontanée, viennent en nous sans nous : la vocation à la foi d'abord, et ensuite l'appel à la pénitence. Toutes les autres grâces ne peuvent nous arriver que par le canal de la prière.

Que nous dit en effet dans l'évangile de ce jour notre bon Sauveur ? « Demandez et vous recevrez, *petite et accipietis.* Ma grâce est toujours prête, pourvu que votre requête la précède. *Petite,* voilà la condition ; *accipietis,* voici la grâce ; n'espérez point l'obtenir si vous ne remplissez pas la condition. » La prière est la clef des célestes trésors, trésors qui resteront toujours fermés devant quiconque ne se servira pas de la clef pour les ouvrir. — « Pourquoi cela ? » me direz-vous. — Ecoutez l'apôtre S. Jacques : « Vous êtes pauvres, vous êtes privés de ces grâces que Dieu tient toujours prêtes, parce que vous ne vous souciez point de les demander » (IV, 2). Comment les pauvres mendiants soutiennent-ils leur vie ? En allant chercher leur pain à la porte des riches. Ainsi en est-il de nous, dit S. Jean Chrysostome, nous sommes les mendiants de Dieu, et sous peine de tomber en défaillance, sommes obligés d'aller demander secours à la porte de notre Père céleste, si riche en miséricorde.

Désireux de nous voir faire notre salut, le divin Sauveur renouvelle son avis : *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* Remarquez la force de cette expression : *oportet,* il faut toujours prier et ne jamais cesser ; et cela parce que, au dire de S. Thomas, la prière est aussi nécessaire à la vie de l'âme que la respiration à la vie du corps. Non pas qu'il faille à tout moment occuper sa langue ou son cœur à une prière sans interruption, non ; mais c'est une manière de parler pour prouver d'abord la nécessité de la prière, et puis pour nous dire que, quant à la mesure, il faut l'entendre dans le sens où nous disons quelquefois : « Il faut toujours manger, » ce qui s'entend : à certains moments donnés. Ainsi, on peut dire que quelqu'un prie toujours, si à de certaines heures il vaque toujours à la prière, comme faisait le prophète Daniel qui avait la sainte coutume de se recueillir dans sa chambre à trois moments différents de la journée pour faire sa prière et adorer le Dieu d'Israël.

2. Bien que la nécessité de la prière soit solidement prouvée, combien de chrétiens, hélas ! ont à se reprocher leur négligence à ce sujet ! Ils passent des jours, des mois sans même penser à se recommander à Dieu !

Et cependant, c'est l'opinion des Pères de l'Eglise et des théologiens qu'on ne peut se dispenser de prier pendant un temps notable sans s'exposer à pécher mortellement ; et cela, parce que pour faire son

salut la prière est nécessaire et de nécessité de précepte, et de nécessité de moyen. Comment donc peuvent-ils espérer sauver leur âme ces hommes qui n'accomplissent point ce précepte, qui dédaignent ce moyen de salut ? ces hommes qui ont pour habitude de commencer et de finir la journée sans même faire un signe de croix ? ces personnes qui se figurent satisfaire au précepte de la prière en marmottant certaines formules, en égrenant leur chapelet d'une façon routinière, avec des yeux mi-clos par le sommeil, avec un esprit où fourmillent les distractions, avec un cœur trop occupé des créatures pour ne pas être bien loin de Dieu ?... Ces personnes, m. f., disons-le, sont bien plus en danger de se damner que celles qui ne prient pas du tout. Car celui qui ne prie pas sait qu'il est coupable, et cela peut l'amener à se convertir ; mais celui qui, ne priant que de bouche, se figure faire une bonne prière, celui-là son illusion l'aveugle et peut le rendre incapable de jamais bien prier.

II. — *Son efficacité*

La prière est aussi efficace qu'elle est nécessaire. Oui, dit S. Hilaire, la prière fait une douce violence au cœur de Dieu : *oratio pie Deo vim infert*. Et d'où lui vient cette force ? De trois sources différentes : de la bonté de Dieu, de la parole de Jésus-Christ et de notre propre coopération.

1. D'abord, *de la bonté de Dieu*. Ecoutez comment en parle le divin Sauveur : Si un petit enfant demande du pain à son père, est-ce qu'au lieu de pain ce père lui présentera une pierre ? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si c'est un œuf qu'il désire, lui tendra-t-il un scorpion ? Si donc vous qui êtes d'une race mauvaise, vous avez un cœur qui vous pousse à donner à vos enfants ce qu'ils vous demandent, à combien plus forte raison votre Père qui est la bonté par essence exaucera-t-il vos supplications et vous accordera-t-il, à vous justes l'esprit de persévérance, à vous pécheurs l'esprit de pénitence, en un mot toutes les grâces dont vous pouvez avoir besoin pour votre sanctification et pour votre salut. (Luc, XI).

En cent endroits de la sainte Ecriture, ce Dieu de bonté proteste qu'il écoutera notre voix, qu'il accueillera nos demandes, que ses oreilles s'ouvriront à nos supplications, et que sa main viendra nous soulager.

2. C'est, en second lieu, *de la parole de Jésus-Christ* que nos prières tirent toute leur efficacité. Il nous assure, et pour ainsi dire il nous jure que toute grâce demandée en son nom à son Père céleste nous sera infailliblement accordée : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*. A cette assurance de recevoir il joint l'invitation à prier et à ne jamais cesser de prier, invitation qu'il nous adresse de la façon la plus pressante : « Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte de la divine clémence et l'on vous ouvrira. » Que désirer de plus pour être assurés que nos prières recevront un accueil favorable ?

« Mais, disent certaines âmes craintives, nos prières sont si faibles, si imparfaites, qu'elles ne doivent avoir aucune valeur. » — Ne craignez pas, m. f. ; pourvu qu'elles partent de votre cœur, pourvu qu'elles soient faites au nom de Jésus-Christ, Dieu les aura pour agréables. Il en est de nos prières, dit S. Jean Chrysostome, comme de ces monnaies dont parle Sénèque, pièces de cuir ou de bois comme on en voyait au temps des vieux Romains. Y a-t-il quelque chose de plus abject qu'un peu de cuir, quelque chose de moins précieux qu'un petit morceau de bois ? Et cependant, parce qu'ils étaient frappés à l'effigie de Numa Pompilius, ils avaient cours et valeur dans tout l'Empire. Ainsi en est-il de nos prières : elles sont misérables, elles n'ont aucun prix ; mais faites-les au nom de Jésus-Christ, et elles acquièrent aussitôt par cette empreinte leur valeur, leur vertu et leur efficacité ; et c'est pour cela que l'Eglise, fidèle à la parole du Sauveur qui veut que toute grâce soit demandée en son nom, *in nomine meo*, termine toutes les oraisons qu'elle adresse au Père éternel par cette formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum*.

3. Enfin, pour que notre prière soit agréable à Dieu et nous profite, il faut *notre coopération*. Trois qualités la doivent accompagner : l'humilité, la confiance, la persévérance.

a) La prière d'une âme humble monte jusqu'au plus haut des cieux, *oratio humiliantis se nubes penetrabit*, et une fois qu'elle s'est présentée devant Dieu, elle ne se retire jamais sans avoir reçu un accueil favorable. N'en avons-nous pas un exemple frappant dans le publicain de l'Evangile ? Il se tient humblement à l'entrée du temple ; rempli de confusion, c'est à peine s'il ose lever les yeux de terre, et joignant à la prière l'aveu de ses fautes, il s'en va exaucé et justifié.

b) A l'humilité ajoutez la confiance. Celui qui apporte dans la prière un cœur hésitant et une âme défiante est semblable, nous dit S. Jacques, aux flots de la mer agitée par les vents. Oh ! que celui-là n'espère point obtenir du Seigneur quoi que ce soit ! Ayons confiance, m. f. ; aussi bien, c'est pour nous faire connaître l'importance de cette qualité de la prière que le divin Sauveur l'exigeait des pécheurs et des infirmes avant de leur accorder les grâces extraordinaires que vous savez. *Confide, fili*, dit-il au paralytique. Et à l'hémorroïsse il dit la même chose : *Confide, filia*. De même pour l'aveugle de Jéricho et pour tant d'autres : il ne les favorisait de ses prodiges qu'à cause de leur grande foi, de leur confiance absolue. Et d'ailleurs, demande S. Augustin, comment pourrions-nous craindre que Dieu nous refuse ce qu'il nous exhorte lui-même à demander ?

c) Enfin, la persévérance est peut-être la condition la plus importante pour donner l'efficacité à nos prières. Dieu inspire à Judith de délivrer son pays : avant de se lancer dans cette grande entreprise, elle prie ; et c'est en priant qu'elle tranche la tête d'Holopherne. Ce fut parce que, malgré des refus durs et réitérés, elle persista à demander au divin Sauveur la guérison de sa fille, que la Chananéenne fut exaucée. Et au Cénacle, quand les Apôtres reçurent le Saint-Esprit, n'étaient-ils pas *perseverantes in oratione ?*

Si nous persévérons dans la prière, Dieu dans sa miséricorde nous sera toujours propice ; et, bien que la persévérance finale elle-même, qui est le couronnement de toutes les grâces, ne puisse vraiment se mériter, à proprement parler, Dieu cependant ne la refuse pas à celui qui la lui demande assidûment et sans défaillir.

* *

« Je voudrais, a écrit un auteur aussi savant que zélé, le P. Segneri, je voudrais pouvoir emboucher une trompette aussi éclatante que celle qui se fera entendre au dernier des jours, pour crier à tous :

Priez, priez, si vous voulez être sauvés ! » S. Alphonse de Liguori en a dit autant dans ses discours et dans ses écrits : « Si je pouvais m'adresser à tous les prédicateurs et à tous les confesseurs du monde, je voudrais leur dire : Faites pénétrer bien avant dans l'esprit et dans le cœur de vos auditeurs et de vos pénitents cette grande maxime : Avec la prière, c'est le salut ; sans la prière, c'est la damnation. »

Vous savez maintenant, m. f., comment il faut prier : mettez-le en pratique et vous serez sauvés. Ainsi soit-il.

XXX

Ascension

VERS LE ROYAUME CÉLESTE

Mes frères,

Vous avez relu l'épître et l'évangile de ce jour qui se complètent l'un l'autre. Arrêtons-nous à un détail. Pendant le court trajet — un quart d'heure environ — de Jérusalem au mont des Oliviers, un des Apôtres, transporté sans doute à la vue de l'imposant cortège qui précède ou qui suit Jésus, lui pose cette question : « Maître, est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël ? » Elle suffira à nos réflexions.

I

Nous retrouvons ici le rêve commun à presque toute la nation juive, rêve qui a traversé les siècles et qui subsiste encore, mais combien élargi, à savoir, la restauration du trône de David. On le conçoit parmi la multitude, généralement plus ignorante, moins réfléchie, plus matérialisée et qui par ailleurs souffrait davantage de l'occupation étrangère ; on le conçoit, dis-je, bien que les prophètes aient représenté le futur Messie comme l'instaurateur d'un ordre nouveau, d'une religion spirituelle, non plus restreinte au seul peuple juif, mais universelle, à laquelle la race humaine serait appelée toute entière.

On s'explique moins cette conception du rôle de Jésus chez ses disciples. Après trois ans d'éducation évangélique reçue de sa personne même, ils se bercent encore d'espérances uniquement terrestres, ils se montrent incapables de saisir les réalités surnaturelles du plan rédempteur. Voilà qui peut étonner et attrister. S. Paul, avant sa conversion, partageait très probablement ce préjugé ; mais une fois instruit par Notre-Seigneur des choses du royaume de Dieu, comme l'avaient été les disciples, il l'a abandonné sans y faire jamais allusion.

Au cours de ses prédications, Jésus avait journellement parlé, sous forme de paraboles et aussi en termes explicites, du royaume de Dieu, du royaume des cieux. Rien dans son langage n'autorisait à donner à ces expressions un sens politique ou national. — Chaque fois que la foule enthousiasmée par ses miracles avait voulu le faire roi, il s'était dérobé. S'il avait eu des visées de pouvoir, n'aurait-il pas dû profiter de cette investiture populaire pour réaliser cette attente de restauration ? — Et en ce dernier entretien où il assigne aux Onze la mission de prêcher l'Evangile à toute créature, ne signifiait-il pas clairement que son règne doit s'étendre aux hommes de toute race et de tous pays ?

C'est cependant en faveur de leur nationalisme que beaucoup, sinon tous, dans son entourage, s'obstinaient à interpréter ses paroles. Jésus, d'un mot, les en reprend. Il n'insiste pas : il laisse à son Esprit le soin de les éclairer et de redresser leur erreur.

II

Nous, m. f., qui sommes plus instruits, nous qui avons été à l'école de l'Evangile, nous qui savons que la religion, sans méconnaître les intérêts du temps, a surtout pour fin de nous assurer les biens éternels, ne partageons-nous point le terre-à-terre des Apôtres ? Où est notre trésor, et partant notre cœur ? Où mettons-nous nos ambitions ? Où sont nos vues, nos préoccupations, notre activité ? Nous portent-elles au-delà des horizons de ce monde, des avantages matériels ? Nos ancêtres, eux aussi, ont connu les soucis de la vie, ils ont traversé des jours de crise et des heures douloureuses. Ils commençaient par se demander si leurs péchés n'en étaient pas la première cause ; puis ce leur était un rappel à la pénitence, à la prière, au détachement, à une vie plus chrétienne.

Aujourd'hui, qui s'attribuerait une part de responsabilité dans les maux actuels ? Qui reconnaîtrait à Dieu un autre droit que celui de pardonner toujours et de verser sur nous ses bienfaits malgré tout ? Qui lui fait une plus grande place dans sa vie et se prend à mieux estimer, suivant la recommandation de l'Apôtre, les biens éternels ? Loin qu'ils se frappent la poitrine, on en voit autour de nous, et non des moindres, chercher dans l'Evangile la justification de leurs vues politiques, au point d'y trouver ce qu'ils appellent « le ferment révolutionnaire », de saluer en Notre-Seigneur « le premier démocrate », et d'attribuer aux paroles du Dieu de toute vérité la consécration de leur doctrine socialisante. Puisse le mystère de ce jour, en dirigeant nos regards vers Jésus qui monte au ciel, relever nos pensées et nos aspirations !

III

L'Eglise nous dit à tous le mot de la mère des Macchabées à son plus jeune fils : « Mon enfant, fixe le ciel ! » Et ne nous répète-t-elle pas chaque jour au saint sacrifice son *Sursum corda ?* Même aux plus saints, elle semble dire : *Ascende superius*, encore plus haut, toujours plus haut ! Plus se développe le progrès matériel, plus âpre se fait la lutte pour la vie, et plus il nous faut chercher les hauteurs, d'abord pour nous arracher à la servitude des sens, mais aussi de peur d'oublier, au milieu des satisfactions et des soucis temporels, la recherche du royaume de Dieu et de sa justice. « Que celui, dit S. Ambroise, qui ne peut pas s'élancer comme l'aigle, vole comme un passereau. S'il ne peut s'élever jusqu'aux sommets, qu'il monte déjà jusqu'aux collines, au-dessus des vallées humides et malsaines. »

C'est vrai, notre tempérament, nos misères, nos défauts alourdissent et ralentissent notre marche. Mais, dites-moi, l'avion qui de nos jours a pris possession des espaces aériens, n'avait-il pas, au début, le vice regardé comme rédhibitoire d'être plus lourd que l'air ? Le vice, on l'a corrigé par le moteur, on l'a utilisé, et voyez aujourd'hui les altitudes où pénètre cet oiseau nouveau, la vitesse qu'il acquiert, les obstacles qu'il surmonte, les charges qu'il emporte dans ses flancs. Qui sait si nos défauts ne nous mèneront pas plus haut que nos qualités ? En nous maintenant dans l'humilité, ils nous porteront vers des cimes que nous n'aurions peut-être pas atteintes.

Pareils à l'alpiniste qui emploie tous les moyens, qui en crée au besoin pour gravir une arête : cordes, crochets, pieds, mains, genoux, servons-nous de tout ce que le bon Dieu nous présente.

Utilisons les événements ; utilisons dons, qualités, savoir, talents que nous avons reçus ; utilisons le

temps, la moindre parcelle du temps ; utilisons nos compagnons de route, agréables ou à charge ; utilisons les grâces d'En-haut : inspirations, élans, bons conseils, saints exemples, avertissements salutaires ; utilisons les contradictions, les mesquineries, les souffrances inévitables de la montée. Pas d'aigreur, pas de découragement, pas de plaintes stériles. Faisons de la patience, faisons de l'endurance, à l'exemple de tous les sportifs ; faisons de l'amour, car l'amour c'est le moteur, c'est l'essence qui se mue en mouvement. Utilisons-nous nous-mêmes ; prenons-nous tels que nous sommes ; donnons notre effort et Dieu fera le reste.

Souvenons-nous bien qu'on ne monte pas sans effort ni sans chute. Acceptons le labeur, et si nous tombons, relevons-nous. N'oublions pas non plus que les oiseaux de proie habitent les sommets ; gardons-nous donc de la vaine gloire. Montons, non pour nous complaire dans nos prouesses et pour qu'on nous loue, mais pour aller à Dieu.

* *

Ainsi nous irons de la vanité à la sagesse, de l'insouciance à la réflexion, de l'impatience à la douceur, de la cupidité au détachement, de la frivolité à la vertu, de l'amour de nos aises à la mortification, de l'égoïsme au don de nous-même.

Oui donc, une fois encore, en haut les cœurs ! A la suite de Jésus, à son exemple, pleins d'espoir en ses promesses, confiants en sa grâce et en sa médiation, élevons-nous plus haut que le soleil, plus haut que les astres les plus distants, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu ! Ainsi soit-il.

XXXI

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

PRÉPARATION A LA FÊTE DE LA PENTECÔTE

Mes frères,

Afin de se bien disposer à recevoir l'Esprit sanctificateur promis par le divin Maître dans l'évangile de ce dimanche, les disciples se renfermèrent dans le Cénacle, appelant sa venue de leurs vœux les plus ardents et de leurs persévérantes prières en compagnie de la T. S. Vierge. Voulons-nous, m. f., recevoir nous aussi l'Esprit-Saint, afin qu'il illumine nos esprits et qu'il enflamme nos cœurs ? Il nous faut nous y préparer et nous y disposer.

Or, il y a deux dispositions nécessaires qui renferment toutes les autres : l'une négative et l'autre positive. La première consiste à s'éloigner du péché ; la seconde fait qu'on pratique les vertus chrétiennes. Si nous lisons les saints Evangiles, nous y voyons que l'Esprit-Saint est descendu sous la forme d'une colombe sur la tête de Jésus-Christ au jour de son baptême dans le Jourdain, et ce symbole de la colombe réclame de nous la disposition négative. Nous lisons également que le même Esprit-Saint descendit sous la forme de langues de feu sur la tête des apôtres, et c'est ce signe qui exige de nous une disposition positive.

I. — *L'éloignement du péché*

Lorsque le Saint-Esprit revêtit une première fois la forme d'une colombe, et se montra une seconde fois avec la nature du feu, est-ce à dire que cette colombe et ce feu ont été et sont inséparablement unis à la personne divine de l'Esprit-Saint ? Non, nous répond le grand S. Augustin, ni la nature de la colombe ni celle du feu ne furent unies au Saint-Esprit : et ces figures sensibles n'ont été qu'accidentelles et transitoires.

Ceci dit pour l'instruction de ceux qui l'ignoraient, je reviens à ce que j'ai avancé, à savoir d'abord que l'Esprit du Seigneur apparaissant sous la forme d'une colombe demande de nous, quand nous voulons le recevoir, une disposition négative, c'est-à-dire la fuite du péché.

En effet, quand notre divin Sauveur dans l'Evangile nous recommande la belle vertu de simplicité, c'est l'exemple de la colombe qu'il nous propose : *Estote simplices sicut columbæ* (Mt., x, 16). C'est qu'en réalité la colombe a horreur de la moindre tache, de la moindre souillure, elle a peu d'égaux pour la pureté et la blancheur de son plumage. Un regard à celle que Noé envoie des bords de l'arche : voyez-la, elle déploie ses ailes et fend les airs ; mais n'apercevant au-dessous d'elle que des eaux bourbeuses et empoisonnées où flottent des cadavres, ne pouvant trouver aucun endroit où elle puisse se reposer sans se souiller, elle revient bientôt vers l'arche. En agissant ainsi, la colombe de Noé après le déluge ne fit qu'imiter Dieu protestant qu'il se repentait d'avoir créé l'homme charnel et déclarant : « Mon esprit n'habitera plus en lui. *Non permanebit spiritus meus in homine* » (Gen., vi, 3). Que celui qui a le cœur souillé par cette fange ne s'y trompe point : il ne peut pas recevoir l'Esprit-Saint. L'homme charnel est pour celui-ci un objet de nécessaire et profonde réprobation.

Si l'Esprit de Dieu, disait déjà de son temps S. Vincent Ferrier, descendant de nouveau du ciel sous la forme d'une colombe, apparaissait au milieu de nous, dites-moi : où arrêterait-il son vol ? où se reposerait-il ? Serait-ce dans nos pays ? Non, car les blasphèmes, les scandales, les paroles légères l'en tiendraient éloigné. Dans nos maisons, peut-être ? Pas davantage : dans beaucoup, on trouve le démon de la discorde, querelles entre mari et femme, procès entre père et fils, haine entre frère et sœur, jalousie entre parents ; dans telle maison on rencontre le mauvais exemple, dans telle autre une amitié coupable ; ici, on n'entend que conversations légères, là, ce sont des réunions et des veilles scandaleuses. Serait-ce par hasard dans les boutiques et les magasins des commerçants ? Non, car mensonges, fraudes, tromperies, usures, le mettraient en fuite. Allons, il trouvera au moins un lieu de repos dans les églises ? Hélas ! pas même, car il lui faudrait trop souvent se retirer avec horreur du lieu saint pour ne pas y entendre tous ces bavardages inconvenants, ces conversations sans fin, pour ne pas être témoin des profanations sacrilèges du lieu saint.

Il n'y aura donc pas un seul endroit ici-bas où l'Esprit du Seigneur pourra descendre ? Oh ! si, m. f., il y en aura. Revenons à la colombe de Noé : ayant une seconde fois repris son vol, elle aperçut enfin un arbre verdoyant sur lequel elle put se reposer. C'était un olivier ; de son bec elle arracha un rameau qu'elle rapporta dans l'arche. — Or, l'olivier est le symbole de la paix. Eh bien ! la colombe du Saint-Esprit, dirai-je avec S. Vincent Ferrier, descendra dans les cœurs que la grâce sanctifiante aura mis en paix avec Dieu, dans les cœurs qui veulent rentrer en paix avec Dieu par une sincère pénitence, dans les cœurs qu'une inaltérable charité met en paix avec le prochain. — Et puis, la suave liqueur que produit l'olive est le symbole de la douceur : il

sera donc heureux de venir faire sa demeure dans des cœurs tout remplis de cette huile de la miséricorde pour la consolation des affligés et le soulagement des malheureux.

C'est ainsi que nous arrivons à la seconde disposition, positive, qui consiste dans la pratique des vertus chrétiennes, vertus que semble exiger de nous le Saint-Esprit descendant sous la forme de langues de feu.

II. — *La pratique des vertus chrétiennes*

L'angélique Docteur S. Thomas nous enseigne que le Saint-Esprit revêtit la forme du feu pour signifier les effets merveilleux qu'il doit produire dans nos âmes, quand il y trouve les dispositions nécessaires. Le feu *illumine :* l'Esprit-Saint qui s'appelle le « Dieu de lumière » éclaire les ténèbres de notre intelligence. Le feu *consume :* l'Esprit-Saint fait disparaître également nos habitudes vicieuses. Le feu *enflamme :* l'Esprit-Saint embrase nos cœurs de son pur et saint amour.

Mais combien nombreux sont les chrétiens qui résistent à ce feu ! Jésus-Christ nous déclare qu'il est descendu du ciel pour embraser notre cœur de ce feu divin : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* Et nonobstant cet ardent désir et cette volonté expresse, la froideur des hommes résiste à ce feu divin. Au feu pourtant rien ne résiste : ni les rochers, il les réduit en poudre ; ni les plus durs métaux, il les fait couler en liquide. Seule, la cendre lui résiste et arrive jusqu'à éteindre sa flamme et détruire sa chaleur. Or, dit l'auteur de la Sagesse, cette cendre est le symbole le plus expressif de l'ingratitude d'un cœur humain qui détourne son amour du Créateur pour le donner à la créature, *cinis est cor ejus, quoniam ignoravit qui se finxit* (Sag., xv, 10). Oui, m. f., la cendre de notre ingratitude résiste aux feux, aux ardeurs de l'Esprit-Saint, quand nous fermons les yeux à sa lumière, quand nous restons sourds à ses saintes inspirations, quand nous étouffons de salutaires remords qu'il éveille en notre conscience pour nous exciter au repentir et nous sauver. Oh ! alors, nous méritons ce reproche que S. Etienne adressait aux Juifs obstinés : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis.*

Afin qu'une aussi insensée résistance ne se renouvelle pas en nous, préparons nos cœurs pendant les jours qui nous restent encore, afin que l'Esprit-Saint puisse les embraser de son amour. Voulez-vous que je vous en indique la manière ?

Rappelez-vous ce que fit le prophète Elie lorsqu'il voulut confondre les faux prophètes de Baal et faire connaître au peuple assemblé que le Dieu d'Israël était le vrai Dieu. Il s'engagea à faire descendre le feu du ciel pour embraser et consumer un holocauste. Ayant donc choisi douze pierres, représentant les douze tribus d'Israël, il en forma un autel ; sur cet autel il disposa le bois, et sur ce bois il plaça les membres de la victime immolée. Puis, par trois fois, ayant répandu une eau abondante sur la victime, le bois et l'autel, il invoqua enfin par de ferventes prières le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Au même instant l'on vit tomber du ciel une flamme ardente qui dévora la victime, le bois et jusqu'aux pierres qui composaient l'autel.

Voilà pour nous, m. f., un exemple à suivre. Pour que le feu de l'Esprit vivifiant du Seigneur descende sur nous, il nous faut dresser un *autel* avec des pierres mystiques telles que les jeûnes, les abstinences, les mortifications des sens, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. L'autel dressé, plaçons-y le *bois*, qui ne sera autre que les lectures spirituelles, nos aumônes aux pauvres, nos pénitences volontaires. Sur ce bûcher il faut une *victime :* or, il n'y a pas de victime, pas de sacrifice plus agréable à Dieu qu'un cœur humilié et contrit par la douleur de ses péchés : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despicies.* Sur cette victime, sur ce cœur contrit versons une *eau* abondante, les larmes, cette eau qui part de cette source si amère qui s'appelle la componction du cœur, et cela à l'exemple de S. Pierre qui, renfermé au Cénacle pour attendre l'Esprit d'En-haut, ne cessait de pleurer ses parjures, malgré la certitude qu'il avait du pardon de ses fautes ; à l'exemple de S. Thomas, qui pleurait son incrédulité; à l'exemple de tous les Apôtres, qui pleuraient leur fuite et l'abandon où ils avaient laissé leur divin Maître. Enfin, de même que la *prière* d'Elie obtint la descente miraculeuse du feu du ciel pour consumer l'holocauste, de même nos prières toucheront le cœur de Dieu et l'engageront à nous envoyer son Saint-Esprit, qui effacera toutes nos fautes, nous délivrera de toute attache terrestre, et nous embrasera du feu de son éternel amour.

Ce fut ce qui arriva le jour de la Pentecôte aux Apôtres, aux saintes femmes et aux autres disciples réunis avec Marie dans le Cénacle, où ils priaient ensemble avec ferveur, avec persévérance, jusqu'à ce que l'Esprit-Saint fût descendu sur chacun d'eux en forme de langues de feu.

* *

Quel bonheur, m. f., si au terme de cette sainte neuvaine instituée par N.-S. Jésus-Christ et qui a donné son nom à toutes les autres, on trouve en nous les dispositions dont je viens de parler ! L'Esprit-Saint descendant alors dans nos âmes y fera sa demeure : par ses sept dons, il dissipera les ténèbres de notre esprit ; par une lumière surnaturelle, il nous fera connaître la vanité des choses de ce monde et la grandeur et l'importance des choses éternelles ; le témoignage de la personne, de la divinité, de la doctrine et de la foi de Jésus-Christ nous apparaîtra clair et convaincant. Une fois notre esprit éclairé, notre cœur embrasé, semblables aux Apôtres, nous lui prouverons notre fidélité et lui témoignerons notre reconnaissance par l'intégrité de notre foi, l'observance de ses commandements, l'édification de nos mœurs, l'imitation de ses exemples et la pratique des vertus chrétiennes, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au ciel où il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE JEANNE D'ARC

LA PIÉTÉ DE JEANNE

Mes frères,

L'an dernier, j'assistais à la grande fête religieuse et nationale qui se déroulait à Domremy. Je voyais le paysage qui fut le témoin de la vie obscure de Jeanne, où subsistent les villages portant les mêmes noms que jadis, les églises qu'elle fréquentait, la vallée de vertes prairies qu'arrose la Meuse au milieu des collines et des bois. Je croyais voir et entendre Jeanne en ces petites filles lorraines aux yeux bruns

très vifs et très clairs, à l'allure pleine de charmante simplicité, à la phrase ponctuée avec l'accent du terroir, émaillée de fines et vigoureuses reparties en lesquelles semble palpiter la vie même de cette nature.

Et c'est d'une âme encore tout imprégnée de ces émotions que je viens célébrer avec vous Jeanne la pieuse et vous dire comment naquit la piété en Jeanne, comment Jeanne la cultiva, et comment cette piété fut le tout de sa vie entière.

I. — *Comment naquit cette piété*

Née et élevée, comme Colette de Corbie, dans un foyer à base surnaturelle, Jeanne avait la piété dans le sang. Elle avait de qui tenir. « Ma mère, dit-elle, m'a appris le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*. C'est d'elle et non pas d'autre que j'ai appris ma croyance. »

Me replaçant dans le climat lorrain, il me semble voir l'humble paysanne, Isabelle Romée, tout en vaquant aux travaux domestiques, ou en prenant sur ses genoux sa toute petite fille, près de l'âtre où flambe la bûche, épeler à sa Jeannette, comme on disait au village, les doux noms de Jésus et de Marie, en même temps que ceux de papa et de maman, prendre la menotte de l'enfant pour l'aider à tracer le signe de la croix et apprendre à la jeune âme à s'ouvrir aux rayons du soleil de la foi, à s'épanouir dans l'espérance, à s'emplir d'amour divin, bref, lui enseigner la religion « dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée. »

Ah ! bénis soient les parents qui inscrivent comme article 1er du Code de la famille : « Dieu premier servi », et qui, conscients de leur haute responsabilité, fidèles à leur sublime mission, savent élever leurs enfants, les prendre à terre pour les hausser petit à petit vers le ciel ! « Le père, dira Lacordaire, n'est jamais si grand aux yeux de ses enfants que quand il est à genoux devant Dieu. »

Qui dira la grosse et persévérante influence de l'éducation chrétienne ? Même sous la cendre des préjugés, de l'indifférence, il reste des morceaux de tison, qui, sous le souffle de la grâce, se rallument et jettent des lueurs inespérées. Bénis soient le grand-père et la grand'mère dont le cœur, au milieu des glaces de l'âge, reste tout chaud d'amour pour les petits-enfants auxquels ils apprennent la prière et le catéchisme ! Et l'œuvre de base, l'œuvre capitale ne consiste-t-elle pas à faire connaître et aimer Dieu, à être mamans d'âmes de tant de pauvres petits qui ont faim de Dieu, qui ont besoin d'une lumière qui les éclaire, d'une main qui les dirige, d'une voix qui les appelle ?

II. — *Comment Jeanne cultiva la piété*

Elle l'exerce et elle la protège.

1. *Exercice.* — Pour que la piété soit gardée, pour qu'elle croisse, un régime s'impose, c.-à-d. une série de pratiques régulières et suffisamment prolongées. « Veillez et priez », a dit Notre-Seigneur.

Lorsque ses compagnes vont danser leurs rondes turbulentes, au Bois Chenu [1], ou dans les vertes prairies, Jeanne, plus grave, assemblant des primevères rustiques et des branches d'aubépines, tresse des guirlandes pour l'autel de Marie. Chaque buisson, chaque sentier connaît sa voix douce et forte pour l'avoir entendue chanter par dévotion les cantiques familiers de la paroisse. Le son des cloches tintant l'*Angelus* la ravissait.

De la maison paternelle, proche de l'église comme elle l'est encore aujourd'hui, elle aimait voir scintiller la lampe du sanctuaire et adorer, de sa chambrette aux vieilles poutres, le Christ présent au tabernacle.

Les visites au St-Sacrement façonnaient son âme : Dieu devait l'employer. S. Thomas d'Aquin, au milieu de ses labeurs philosophiques et théologiques, n'allait-il pas coller son front contre le tabernacle pour recevoir la transfusion de la lumière divine et bien écrire du Bon Dieu ?

N'est-ce pas à l'église, devant l'autel, que, plongés dans le colloque intime avec Jésus, nous trouvons, dans les redoutables périls de griserie que font surgir la joie et la prospérité capiteuses, comme dans les angoisses des jours d'épreuve, de souffrance, de deuil, le secret des énergies viriles et des impérissables confiances ?

Jeanne va à l'église, entend la messe avant d'aller au travail. A genoux, les mains jointes sur sa poitrine, les regards fixés sur l'image de Jésus crucifié et de la Vierge Marie, elle prie. Et pendant le saint sacrifice, elle répand abondamment de pieuses larmes.

Alors que la pratique de la communion fréquente n'était pas en honneur comme aujourd'hui, elle se confessait et communiait chaque quinzaine. Mais, quand elle eut commencé de vivre aux camps, ses pratiques augmentèrent. Elle assistait aux matines, la nuit, quand elle était à proximité d'un monastère; la sainte Table lui devint à peu près quotidienne. Durant sa captivité, sa plus rude privation fut celle de l'Eucharistie. Les lourdes chaînes, les injures grossières, les railleries fielleuses, elle les acceptait; mais ne pas communier le Jeudi Saint, ni le jour de Pâques, quand les trois cents cloches de Rouen annonçaient la sainte Cène du Christ et l'*Alleluia* de la Résurrection, elle sanglotait amèrement et longuement. La suprême grâce qu'elle sollicita de ses bourreaux fut de ne pas mourir sans viatique. Elle attendit, dans une impatience fervente, la visite de son Dieu, et quand elle l'aperçut, son visage se transfigura et un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

Cette piété s'alimentait encore par la méditation, la pensée de la présence de Dieu, des souffrances et de la mort du Sauveur, par les pèlerinages à Notre-Dame de Bermont, proche de Domremy, à la fontaine St-Thiébaut, dont l'eau était réputée guérir la fièvre et cicatriser les plaies, à St-Nicolas, patron de la Lorraine, le grand thaumaturge.

Elle aimait à entendre les lectures pieuses, en particulier le récit de la Passion de Notre-Seigneur. L'abandon des Apôtres la surprenait et la peinait : « Ah ! disait-elle, ce n'est pas les gens de chez nous qui auraient fait ça ! » Et elle insistait : « Non, ce n'est pas les gens de chez nous qui auraient fait ça, ni mon père, ni mes frères, ni les gens de Domremy, de Maxey, ni notre vieux curé. »

Hélas ! il n'est plus l'heureux temps où chaque foyer chrétien possédait, soit dans les rayons d'une élégante bibliothèque, soit sur la planche vermoulue du pauvre, l'Histoire Sainte, la Vie des Saints, dont on faisait lecture en commun ! Aujourd'hui on lit des ouvrages, revues, journaux qui sont loin de penser en catholiques ; on écoute la radio, qui diffuse plus de mal que de bien. C'est ainsi que s'émoussent

[1] Sous « l'arbre des Fées », un beau hêtre, paraît-il, qui fut coupé par les Suédois qui ravagèrent la Lorraine au début du XVIIe siècle.

les consciences, que s'émiettent les forces de résistance morale, et que l'argent des catholiques sert à fournir les munitions qui font pleuvoir le fer et le feu sur nos convictions, nos pratiques et nos principes chrétiens.

2. *Protection.* — La piété de Jeanne croît entre les barrières protectrices de la *pureté*, du *labeur* et de la *charité*.

a) Cette piété avait pour compagne *la pureté*. Née le jour de l'Epiphanie, en la fête de l'Etoile, Jeanne fut toujours semblable à ces astres dont l'or ne se ternit ni ne se charge de nos poussières, au point qu'elle put se rendre témoignage à elle-même avec une candeur admirable, quand elle s'écriait : « Se peut-il que mon corps, qui n'a jamais connu la souillure, devienne la proie des flammes et soit réduit en cendres ? » Seul, Voltaire osa jeter à ce radieux visage de vierge la boue obscène de ses exécrables délires. Mais cette boue-là ne peut tacher sa robe immaculée.

Le casque de la guerrière ne saurait cacher l'auréole de la vierge. Avant tout, elle est « fille de Dieu », comme elle dit.

Il y a une chose au monde qu'elle hait plus que les Anglais : c'est le péché. « J'aimerais mieux mourir que de rien faire que je susse être péché et contre la volonté de Dieu. Je l'aime de tout mon cœur. »

Elle veut rendre ses soldats dignes de la victoire en réprimant leurs désordres et en corrigeant leurs vices. Spectacle touchant : cette âme pure jetée soudain au milieu de la corruption des camps convertit son armée, et des vieux brigands armagnacs fait de véritables croisés.

b) L'oisiveté est la mère de tous les vices. Aussi la piété de Jeanne fut particulièrement protégée par sa vie de *labeur*. « J'ai été bien et dûment enseignée comment une enfant doit se conduire pour être bonne. On m'a appris à coudre la toile et à filer, et, pour la quenouille et l'aiguille, je ne redoute aucune femme de Rouen. Pendant que j'étais dans la maison de mon père, je m'occupais à l'intérieur des soins du ménage et j'aidais pour le bétail. »

Elle va aux champs, elle bêche, sarcle, fane, moissonne, tout comme la bonne fille campagnarde de chez nous. « Vive labeur ! » Elle a bon cœur à l'ouvrage. Voilà la plus précieuse dot pour la jeune fille qui ne rêvasse pas, qui ne romance pas sa vie : savoir et vouloir travailler, avec ordre, ayant à la maison, comme dans le programme de la journée, une place pour chaque chose et mettant chaque chose à sa place. La sainteté ne consiste pas dans l'accomplissement des miracles, qui n'en sont que la manifestation et la récompense, mais dans la fidélité aux devoirs d'état selon la volonté de Dieu.

c) Jeanne pratique la *charité*. Elle entoure son père et sa mère de ce doux culte plein de respect, de déférence et d'amour auquel on a donné le beau nom de piété filiale. Ses frères, ses compagnes d'enfance, elle les aime d'une affection loyale, simple, pure, franche, de tout cœur. Elle est pitoyable aux pauvres, aux malheureux, elle donne la nourriture, sans doute la soupe et la potée lorraine, à ceux qui ont faim ; elle recueille au logis les pauvres gueux sans feu ni lieu qui passent sur la route, au besoin leur cède sa couche, quitte à aller elle-même dormir dans quelque coin d'étable ou de grenier.

Pendant la guerre, les pauvres gens viennent à elle et baisent ses vêtements et ses mains, « parce qu'elle les défendait et les protégeait de tout son pouvoir. »

Elle ne peut voir couler le sang, sans que ses cheveux ne se dressent sur sa tête. Elle protège les prisonniers, soigne les blessés, même les ennemis, ne hait pas les Anglais, mais veut seulement délivrer sa patrie. Elle pleure sur le sort de ceux qui meurent dans le combat, surtout s'ils sont partis sans confession. Elle réclame des chapelles, des messes pour ceux qui sont tombés dans les batailles.

III. — *Comment la piété fut, chez Jeanne, le tout de sa vie entière*

La piété, ce n'est pas seulement la récitation des prières, l'assistance à la messe, la fréquentation des sacrements, les exercices de piété, entendons ce qui exerce à la piété, ou ce par quoi la piété s'exerce. La piété va plus loin : c'est une façon de vivre, de comprendre, d'aimer.

C'est l'erreur de beaucoup de juger la piété sur les émotions qu'elle procure. On se figure qu'une âme qui se donne ou prétend se donner à Dieu doit connaître les caresses de l'amour divin. C'est une forte tentation que cette recherche excessive des consolations spirituelles. Comment aimer Dieu et ne rien sentir ? Comment concilier la sécheresse du cœur et les aridités de l'âme avec la perfection chrétienne ? Aussi que de personnes pieuses recherchent avec avidité les livres capables de faire naître et entretenir en elles ces douceurs et ces émotions, ces sensibleries, ces sentimentalités ! Il faut leur crier casse-cou !

La piété est avant tout un *acte*. Bien penser, bien parler, bien écrire, bien sentir ne sont rien sans le *bien faire*.

Il faut viriliser sa piété, mettre à la base de sa conduite l'oubli de soi, la charité, la pureté, le labeur, imprégner sa vie entière de christianisme, ne pas dresser une cloison, à plus forte raison un mur, entre notre vie religieuse intime et notre vie professionnelle, notre vie d'état, comme si ces deux domaines étaient absolument séparés. Pas de divorce entre nos convictions et nos gestes et nos paroles !

Bossuet, dans l'oraison funèbre du prince de Condé, vante par dessus le génie, le courage, la magnanimité du héros, l'exquise piété dont il était orné. Je ne sais si la piété fut « le tout » du vainqueur de Rocroy ; mais qu'elle fut le tout de Jeanne, oui. Domremy, Chinon, Orléans, Reims, Compiègne, Rouen, les vertes prairies de la Meuse, la cour de Charles VII, voluptueuse et pauvre, les camps tumultueux, la basilique triomphale de Reims, les prisons, les chaînes, le bûcher la virent, constante avec soi-même, chercher un refuge contre la légèreté, les tracasseries, les préoccupations, les soucis, les enthousiasmes, les douleurs, les angoisses, dans un commerce très fréquent et très attendri avec Dieu.

C'est que, chez Jeanne, la piété était devenue un *état*, non pas de faux mysticisme qui conduit les âmes en dehors de la vraie voie, mais un état de vie, de vie vraie, franche, loyale, nette, claire, de vie qu'un régime de pieux exercices de bon aloi entretient, accroît. Elle avait appris de sa mère à ne pas séparer Dieu de ses actions journalières. S. Paul n'a-t-il pas dit : « Soit que vous mangiez... » ?

Imprégnée de christianisme, la vie de Jeanne soutient et nourrit sa foi. La foi peut mourir brutalement, étranglée par les mauvaises passions, mais mourir aussi de lente asphyxie. Il lui faut l'atmosphère de la piété. Chez Jeanne, pieuse et pure, pas de superstition. Sa croyance fait explosion, à la mort : « Je ne suis ni hérétique ni relapse. » Elle invoque ses Voix et par trois fois le nom de Jésus.

Ah ! m. f., puissions-nous, comme Jeanne, nourrir de piété notre foi, imprégner toute notre vie de christianisme et mourir en invoquant le doux nom de Jésus ! *Amen.*

SERMONS POUR L'ASCENSION

I

L'ASCENSION, MANIFESTATION DE LA TOUTE-PUISSANCE ET DE L'AMOUR DU CHRIST

Mes frères,

Durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, Notre-Seigneur entretint souvent ses disciples et ses apôtres de son prochain départ pour les éternelles demeures de son Père. Il était parmi eux comme un voyageur, qui parle souvent du grand voyage qu'il lui faut entreprendre pour retourner dans son pays.

Heure solennelle, que celle de ce départ de Notre-Seigneur ! C'est elle que nous commémorons en ce jour.

Ayant emmené avec lui ses apôtres sur le mont des Oliviers, là même où sa Passion avait commencé avec son agonie, après leur avoir adressé ses suprêmes paroles et les avoir bénis, il s'éleva de terre et bientôt disparut dans les mystérieuses profondeurs de la voûte céleste.

Les apôtres restèrent longtemps les yeux fixés vers le ciel, surpris et navrés de cette brusque séparation. Ils attendaient...

C'est alors que deux anges, vêtus de blanc, vinrent à eux :

— Hommes de Galilée, leur dirent-ils, pourquoi donc regardez-vous ainsi vers les cieux ? Pourquoi tenez-vous ainsi vos yeux fixés sur les nues qui se sont entr'ouvertes et refermées ? Oui, le Fils de Dieu, le Verbe incarné, le Rédempteur du monde, crucifié et ressuscité, est remonté dans la gloire éternelle pour s'asseoir à la droite de son Père tout-puissant. Il reviendra un jour, il apparaîtra à nouveau dans toute sa splendeur divine pour juger les vivants et les morts.

Les apôtres, congédiés par cette parole, descendirent les pentes de la colline et déjà ils sentaient battre dans leur poitrine un cœur nouveau. Ils étaient attristés sans doute par le départ du Maître ; mais ils savaient quelle était leur mission : « Allez, enseignez à toutes les nations... Qui vous écoute m'écoute ! » Ils n'en ignoraient pas les dangers, car le Christ leur avait dit : « Vous serez persécutés à cause de moi et vous serez traités comme moi-même je fus traité. » Mais ils connaissaient aussi la promesse du Maître : « Je vous enverrai l'Esprit de consolation et de force, et moi-même je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. L'Eglise, qui sera bâtie sur Pierre et sur vous, ne périra pas ! »

Ils n'en savaient pas davantage. Et malgré cette totale ignorance de l'avenir, ils étaient forts, ces hommes, ils étaient si forts qu'ils allaient vaincre les siècles, vaincre les empires, vaincre l'humanité elle-même. Ils étaient forts ; ils avaient l'espérance...

Tel est le dernier mystère de la vie terrestre de Notre-Seigneur. Si nous l'étudions un instant, nous y voyons la suprême manifestation de sa toute-puissance et de son amour.

I. — *La toute-puissance du Christ*

Sa puissance souveraine, le Christ Notre-Seigneur l'avait manifestée en maintes circonstances de sa vie terrestre. Quand il apaisait la tempête, quand il chassait les démons, quand il guérissait les malades, quand il ressuscitait les morts, il montrait par là qu'il exerçait une admirable souveraineté sur les éléments, sur les forces de la nature, sur la vie et sur la mort.

Il l'avait manifestée au jour de sa résurrection glorieuse. Il avait, là, vaincu trois choses que, sans lui, abandonnés à nos pauvres forces humaines, nous ne pourrions jamais vaincre : l'erreur, le péché et la mort.

Son triomphe pourtant ne semblait pas complet. Il fallait que, tout à coup et spontanément, toute la vie, tous les mystères, tous les miracles, tous les enseignements du Sauveur, le Christ Jésus, il fallait les voir se produire dans une manifestation d'apothéose, dans un éclat que nul ne pourrait jamais contester.

Au sommet du Mont des Oliviers, à cet instant suprême où il allait quitter la terre, le Christ pouvait redire à ses apôtres :

— Je vais à mon Père... J'ai vaincu le monde ; j'ai remporté une première victoire sur l'erreur, sur la mort et sur le péché ; je les ai réduits en esclavage, en vous arrachant à leur empire. Je veux achever cette victoire dans un triomphe. Je n'appellerai pas les anges, pour qu'ils m'emportent sur leurs ailes ; je m'élèverai par la force divine qui est en moi, et vous, mes apôtres, vous pourrez dire au monde : « Celui que vous avez méprisé, haï, bafoué, calomnié, que vous avez traîné devant vos tribunaux, que vous avez insulté et condamné, que vous avez cloué sur une croix, — celui-là est ressuscité d'entre les morts et, se dégageant de tous les liens qui le retenaient à la terre, il s'est élevé par sa propre puissance jusqu'au plus haut des cieux ! Et cela, nous l'avons vu... Il a vaincu à jamais l'erreur, la mort et le péché ! »

Oui, l'erreur, — l'erreur, qui a envahi l'humanité toute entière, qui a ses idoles dans toutes les cités, qui trouve partout, plus que des partisans, des adorateurs, — l'erreur, qui a dressé contre la vérité du Christ toutes les négations, l'erreur est vaincue !... Le Christ montant au ciel en triomphateur, lui qui s'était proclamé la Vérité, c'est une grande et nouvelle lumière qui éclaire toute l'Eglise, toute l'humanité, et qui pénètre nos intelligences pour y raffermir la certitude de nos croyances et de nos destinées...

Oui, la mort, — la mort, qui est destructrice de vie et de beauté, qui dit à l'amour : « Tu iras jusque là et tu n'iras pas plus loin ! » — la mort qui sépare, a été vaincue !... Le Christ, montant au ciel, a fait descendre dans nos âmes une grande espérance. Nous aussi, de l'informe chaos fait par les siècles et par la mort, nous aussi nous nous élèverons et nous monterons vers le lieu de notre éternel repos et de notre éternel bonheur.

Oui, le péché, — le péché, qui sépare l'homme de Dieu, la créature de son Créateur, le péché qui tue les âmes, sans que la prière, les larmes, le repentir, la haine du mal puissent les faire revivre, — le péché est vaincu !... Le Christ, montant au ciel, a fait descendre dans les âmes sa miséricorde et son pardon. C'est un immense amour qui revient couler comme un fleuve dans les solitudes dévastées de nos cœurs pour y faire renaître ce qui était mort...

Le Roi immortel des siècles, remontant dans les cieux, est un roi vainqueur et triomphant. Il a soumis l'erreur à sa vérité, la mort à sa vie, le péché à son amour et à son pardon. Sa royauté est à jamais consacrée par sa victoire et par son triomphe. Son règne est le règne que l'Ange lui a promis, le règne sans limite dans le temps et sans frontière dans l'espace, immense sur la terre et dans les cieux et éternel dans les siècles des siècles !

II. — *L'amour du Christ*

M. f., si l'Ascension de notre divin Sauveur nous manifeste sa souveraine puissance, elle nous montre aussi son amour infini.

Quand, dans l'hôtellerie d'Emmaüs, les disciples reconnurent le Christ ressuscité, ils lui dirent : « Restez avec nous, Seigneur !... *Mane nobiscum, Domine !* »... N'est-ce pas là le cri de toutes les âmes ?

— Restez avec nous, Seigneur, parce que nous sommes vos disciples, parce que nous croyons en votre vérité divine, parce que nous espérons en l'assistance de votre grâce, parce que nous vous aimons du meilleur amour de notre cœur,... parce que nous avons besoin de votre lumière, besoin de votre force, besoin de votre amour !...

A ce cri humain, pourtant si suppliant, le Christ a répondu :

— Non, il faut que je parte ; il faut que je retourne à mon Père ; il faut que j'achève ma mission, que je vous envoie l'Esprit de Dieu, qui vous donnera cette lumière, cette force, cette grâce dont vous avez besoin. Il faut que je vous ouvre les portes du ciel et que je vous prépare votre éternelle demeure dans la maison de mon Père... Je suis la Voie... Suivez-moi !

Oui, il est la Voie !... Nul ne peut suivre en ce monde la vérité et le bien, qu'en suivant le Christ Notre-Seigneur... Cette voie, il l'a marquée de sa lumière, de sa doctrine, de ses prodiges, de ses bienfaits, de son sang... Il nous faut le suivre, si nous ne voulons pas nous égarer dans la nuit et sombrer dans les abîmes de l'ignorance, si nous ne voulons pas nous perdre sur les chemins mauvais où nous entraîne l'aveuglement de nos passions.

Il est la Voie !... Il a ouvert la route nouvelle qui rejoint la terre aux cieux. Revenant à son Père, il a pu lui dire : « Me voici ! Sur cette terre qui est en bas, je me suis immolé en victime ; je reviens pour être près de vous le Pontife suprême, qui a pitié et compassion des misères humaines, qui répand vos bénédictions, vos miséricordes et vos bontés, qui glorifie les saintes légions des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges. »

Voilà donc où s'achève sa mission miséricordieuse. « La volonté de Dieu, a dit S. Paul, c'est notre sanctification. » Ce que Dieu veut de nous, ce que Dieu attend de nous, c'est que nous soyons des saints. Il nous a créés, il nous a appelés du néant à la vie et de la vie naturelle à la vie surnaturelle de la grâce, il nous a rachetés au prix de son sang, — pour que nous soyons des saints !

En voilà la preuve, m. f. Notre Sauveur est mort pour nous racheter. Il est remonté aux cieux pour nous préparer la récompense qu'il nous destine et qui couronnera notre sainteté. Est-ce qu'à sa suite lumineuse, notre âme ne s'élève pas avec lui, entraînée par son amour ? Que regardez-vous, chrétiens mes frères, dirais-je volontiers avec les anges de l'Ascension, et pourquoi tenez-vous vos regards fixés vers le ciel ?

Ah ! je le sais, c'est que de vos cœurs monte une prière :

— Seigneur Jésus, vous avez repris votre place en votre céleste royaume. A ceux qui nous ont devancés dans la vie et aussi dans la mort et dont nous pleurons encore le départ, vous avez ouvert les portes de votre demeure... A nous aussi, préparez une éternelle demeure de félicité sans mélange et sans fin, pareille à celle de vos saints et de nos morts... Vous savez les faiblesses auxquelles nous succombons, les hésitations, les doutes qui nous tourmentent ; ayez pitié, Seigneur, dans votre miséricordieuse bonté, des enfants de votre maison. Ne les laissez pas orphelins ; vous avez tant souffert pour eux ; ils acceptent de souffrir avec vous en cette terre d'exil ; mais que du moins ils profitent de votre amour, de votre sacrifice et aussi de votre gloire !

* *

M. f., pourquoi sommes-nous sur la terre ?

Je viens de vous le dire : pour être des saints,... pour connaître Dieu, pour l'aimer, le servir, le posséder éternellement ; en un mot, pour monter progressivement jusqu'à lui...

Si notre vie n'est pas une ascension continuelle, persévérante, une ascension de tout notre être, elle est inutile. Il faut donc que notre âme monte et ne cesse de monter, de lumière en lumière, de vertu en vertu, jusqu'au sommet sublime d'où nous nous envolerons vers Dieu.

Il viendra, le jour de cet essor final. Notre âme, libérée des terrestres servitudes, s'envolera pour aller rejoindre Dieu, son Sauveur, les anges et les saints, et tous ceux qu'elle a aimés, pour aller les rejoindre au foyer céleste et éternel, au foyer qui n'aura pas d'absent. Ainsi soit-il.

II

LE CIEL, ÉPANOUISSEMENT DE TOUTES NOS FACULTÉS

Mes frères,

Au début du VIIe siècle de notre ère, un missionnaire nommé Paulin était venu apporter la foi chrétienne dans un des royaumes qui formaient alors l'Angleterre. Après avoir prêché quelques mois, il pressa le roi de se convertir avec sa cour. Le roi, qui s'appelait Edwin, réunit les chefs de la nation, ses amis et ses conseillers, pour leur proposer la religion nouvelle et leur demander leur avis au sujet de son admission. Alors un vieillard se leva dans l'assemblée et parla en ces termes :

— « Prince, tu te souviens peut-être d'une chose qui arrive parfois en hiver quand tu es assis à la table du festin avec tes nobles et tes seigneurs. Dans l'âtre flamboyant un grand feu est allumé. La salle est chaude et joyeuse, pendant qu'au dehors la pluie ou la neige tombe, l'orage et la tempête se déchaînent. Vient alors un passereau qui traverse rapidement la salle. Pendant quelques instants il voltige autour du foyer et réchauffe ses pauvres ailes mouillées et transies. Mais il est entré par une porte et bientôt il sort par une autre. Ce temps si court pendant lequel il est resté à l'abri des frimas était bien doux pour lui. Mais ce moment est vite passé, l'oiseau s'enfuit en un clin d'œil et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle est, me semble-t-il, la vie des hommes sur la terre. Nous nous chauffons quelques

instants au doux soleil de l'existence. Mais quel est le temps qui précède et le temps qui suit, nous ne le savons pas. Si donc cette nouvelle doctrine peut nous apprendre quelque chose d'un peu plus sûr, elle mérite qu'on la suive ! »

Cette histoire nous montre combien ces rudes barbares des siècles lointains portaient déjà dans le cœur cette inquiétude, cette préoccupation du mystérieux au-delà qui suit la mort, où nous devons voir l'une des principales sources du sentiment religieux dans le monde.

Tout homme qui n'est pas enseveli dans les grossières jouissances de la vie présente, tout homme qui réfléchit et qui pense, interroge anxieusement l'avenir éternel qui s'ouvre devant lui, et désire passionnément connaître le secret de sa destinée d'outre-tombe.

M. f., la fête que nous célébrons aujourd'hui nous invite plus que toute autre à pénétrer dans ce royaume grandiose qui est notre véritable patrie et où Jésus est allé, comme il disait lui-même, préparer notre place.

Je voudrais donc, en ce jour de l'Ascension, vous parler du ciel et vous dire comment toutes nos facultés, notre intelligence, notre volonté et notre cœur, s'épanouiront là-haut pour jamais dans un bonheur sans borne.

I. — *Notre intelligence*

Dès que notre intelligence s'éveille, elle est avide de connaître. L'enfance est insatiable de savoir. Nous questionnons, nous demandons, nous cherchons, avant même de pouvoir parfaitement parler. Une curiosité jamais satisfaite est née dans nos esprits dès le plus bas âge. C'est que nous nous sentons faits pour la vérité. Ce qui nous distingue de l'animal, c'est ce besoin profond de lumière intellectuelle, cette passion de nous expliquer toutes choses qui est naturelle à tous les hommes.

Mais, hélas ! que notre savoir est borné ici-bas et comme nous devons payer cher le peu que nous savons ! Alors que notre esprit aimerait à se jouer dans la contemplation des lois sublimes qui régissent la nature, nous sommes obligés de nous mettre à l'étude, de nous pencher sur des livres, d'apprendre lentement et péniblement les éléments des sciences, de refaire avec effort le chemin laborieux parcouru par les générations passées. Avant de pouvoir penser par nous-mêmes, il faut que notre intelligence, longtemps tenue en lisière, repense pour elle-même ce que les siècles écoulés ont pensé ; il faut qu'elle prenne possession de ce patrimoine spirituel amassé d'âge en âge, au prix de mille souffrances, par l'humanité.

Et quand nous avons consacré de longues années à l'étude, quand toute notre jeunesse s'est écoulée dans cet effort passionné vers la lumière, si un sot orgueil ne nous aveugle pas, nous sommes contraints de reconnaître que le seul résultat de nos peines a été de nous faire sentir plus vivement et plus douloureusement l'oppression des ténèbres qui nous entourent, l'effroi des mystères, qui nous accablent de toutes parts. Heureusement la foi vient au secours de la raison chancelante et désolée. Elle soulève une partie du voile qui recouvre nos yeux, elle fait tomber de nos fronts ce bandeau qui nous dérobait le monde invisible et éternel, dont celui qui nous entoure n'est que l'écorce grossière et périssable.

Grâce à l'Evangile, grâce à Jésus notre Maître adoré, grâce à l'Eglise son immortelle apôtre à travers les siècles, nous savons et nous croyons que notre ignorance désespérante n'aura qu'un temps. Oui, un jour viendra où nous contemplerons à découvert la face solennelle du Créateur, où devant nos yeux ravis apparaîtra soudain dans toute sa splendeur ineffable, dans tout son éclat rayonnant, ce Dieu tout-puissant dont le nom mystérieux est écrit en lettres de feu avec des millions d'étoiles au firmament, et dont la voix nous parle à travers tous les échos de cette nature dont nous sommes les âmes vivantes et les rois trop souvent impuissants.

Ah ! nous appelons de nos vœux le jour où commencera pour nous cette vision glorieuse et béatifiante. Nous sentons bien que c'est là notre véritable destinée, que jamais nous ne serons complètement heureux tant que nous n'aurons pas la clef de tous les problèmes, la solution de toutes les incertitudes, tant que Dieu lui-même ne sera pas le terme de nos contemplations éperdues et éternelles.

Et voilà ce que sera d'abord pour nous le ciel : le repos et le bonheur de notre intelligence ardemment désireuse de savoir et de posséder la vérité.

II. — *Notre volonté*

Mais il sera aussi la paix de notre volonté faite pour le Bien et cependant sans cesse en lutte contre le Mal.

Si le besoin de connaître nous tourmente et si l'ignorance savante à laquelle aboutissent toutes nos études est l'une des plus terribles souffrances d'ici-bas, il y a cependant quelque chose de plus terrible encore. Ah ! vous n'avez pas encore senti cela, vous les jeunes qui faites partie de cet auditoire, pour qui la vie n'a eu jusqu'ici que des sourires. Mais bientôt pour vous, comme ce fut pour vos aînés, va commencer la lutte morale. Vous éprouverez cette faim et cette soif de sainteté, de pureté, de beauté intime, qui est tout ensemble l'honneur et la désolation des grandes âmes. Vous apprendrez que si le passé a travaillé pour nous au point de vue intellectuel et s'il nous a légué un héritage de vérité mélangée d'erreur, où notre intelligence ne sait pas toujours discerner ce qu'elle doit prendre, ce même passé a aussi travaillé pour nous au point de vue moral et que nous portons dans le sang tout un héritage de vertus et de vices, d'aspirations nobles et viles, de penchants élevés et pervertis, qui forment la trame sur laquelle nous avons à dessiner notre caractère éternel, car n'oublions pas que nous serons éternellement ce que nous aurons choisi d'être ici-bas.

Toute votre vie vous aurez à lutter, à combattre, pour vous conquérir, vous purifier, vous embellir, vous sanctifier. Seules les âmes vulgaires, — et vous n'en serez jamais, — se désintéressent de cette lutte intime et quotidienne et s'abandonnent aux entraînements absurdes du dehors ou aux impulsions irraisonnées du dedans.

Mais concevez-vous avec quel soupir de soulagement, avec quelle ivresse de bonheur, avec quel transport de joie infinie, nous verrons tout à coup tomber ces chaînes qui retiennent ici-bas notre âme si lourdement vers le sol ? Le ciel, c'est l'affermissement définitif, irrévocable dans le bien, dans la vertu, dans la sainteté. Le ciel, c'est la liberté absolue. Quand du haut de notre éternité nous contemplerons les misérables attraits qui ont pu nous séduire, quand nous nous rappellerons nos inconstances, nos faiblesses, nos défaillances, nos lassitudes, notre paresse, notre lâcheté, nous serons étonnés d'avoir été ainsi

les esclaves d'une chair débile, sortie de la poussière et faite pour la poussière.

Mais nous serons fiers surtout d'avoir vaillamment combattu, d'avoir remporté souvent la victoire sur nous-mêmes, sur nos penchants, sur nos instincts. Nous serons heureux d'échapper pour jamais à ces odieuses tentations qui ne cessent ici-bas de nous harceler et de mettre en péril ce trésor de pureté et de vertu que nous portons dans un vase fragile. La vision sans voile de Dieu même, c'est-à-dire de la Beauté infinie, du Bien souverain, nous fixera sans retour dans la possession de nous-mêmes et nous rendra pleinement libres en nous rendant impeccables.

Et cette assurance immuable de la volonté, jointe à la satisfaction parfaite de notre intelligence, nous donnera enfin le bonheur sans mélange après lequel nous soupirons si passionnément. De la sorte, le ciel sera aussi l'épanouissement joyeux de toutes les puissances de notre cœur, et c'est là le troisième aspect sous lequel nous devons le considérer.

III. — *Notre cœur*

L'un des caractères les plus déconcertants de la vie présente, c'est l'effrayante disproportion qui existe entre nos désirs et nos joies. Le cœur humain est perpétuellement malade et inassouvi. « O mon Dieu, disait S. Augustin, vous nous avez faits pour vous et notre âme est inquiète jusqu'à ce qu'elle se repose en vous. »

Cette inquiétude de l'âme est l'épreuve la plus dure que nous ayons à supporter. Le bonheur paraît toujours être à nos côtés, il nous sourit, il semble que nous n'ayons qu'à étendre la main pour le saisir ; mais ce n'est qu'un mirage.

Avec les années, viennent les déceptions, les désillusions ; autour de nous la mort frappe sans relâche, brisant les affections les plus douces et les plus sacrées. Le concert des voix amies qui nous enchantaient, nous encourageaient, nous réconfortaient, s'affaiblit à mesure que nous avançons. La douleur nous guette à chaque détour du chemin, et parce que nous n'en comprenons pas le sens, parce que nous ne savons pas qu'il est bon pour nous de souffrir, que cela est nécessaire et bienfaisant, nous sommes poussés parfois jusqu'au désespoir, ou jusqu'à la révolte, heureux quand nous ne cherchons pas dans les plaisirs grossiers à nous étourdir et à dissimuler notre blessure intime !

Non, le bonheur n'est pas de ce monde, et cependant le bonheur existe. Mais il faut le conquérir. Notre-Seigneur a dit : « Si le grain de froment tombant sur le sol ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » De même, « celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. »

Un grand écrivain a commenté récemment cette belle parole. Il nous montre le grain de blé tombant lourdement dans le repli d'un sillon. Il le suppose animé et il imagine les réflexions attristées qui doivent l'accabler d'abord. Le pauvre petit grain de froment se voit isolé, enseveli sous une épaisse couche de terre. Un peu de chaleur lui reste encore, mais voici venir la mauvaise saison, les pluies d'automne et les premiers frimas de l'hiver. Une immense tristesse l'envahit, alors il sent l'humidité s'emparer de lui et comme un déchirement de tout son être sous des influences mystérieuses et irrésistibles. Il n'a plus qu'un peu de vie dans le cœur, il ne comprend rien à cette destinée lamentable qui est la sienne. Il se sent mourir de froid, de faiblesse, de fatigue, d'épuisement. Et enfin, il meurt tout à fait. Mais aussitôt, prodige merveilleux, il se retrouve plus vivant, plus fort, plus joyeux que jamais. Une tige est sortie de ses flancs que la mort semblait devoir stériliser. Il a retrouvé la lumière, le beau et radieux soleil, et de tous les sillons voisins, de toutes les mottes de terre, il voit surgir les têtes de ses frères et sœurs. Bientôt il se balancera fièrement au souffle caressant des brises d'été, et un bel épi d'or viendra couronner sa tige glorieuse et féconde.

Voilà bien l'histoire de notre vie. A mesure que la douleur nous frappe et nous déchire, il nous semble que nous nous enfonçons dans l'ombre et dans la mort. Nous ne comprenons pas les desseins mystérieux de la Providence à notre égard. Notre cœur meurtri s'indigne et s'exaspère ; des craintes, des doutes, des incertitudes déprimantes nous assaillent et nous torturent ; des plaintes et des murmures jaillissent de nos lèvres. Mais si nous savons entendre, une voix nous parle au fond du cœur et nous dit : « Mon enfant, c'est moi, ton Dieu, qui t'envoie cette épreuve pour te purifier, te détacher des biens qui passent et te donner la nostalgie de ta véritable patrie qui est le ciel. Là seulement tu posséderas le véritable bonheur, le bonheur parfait, sans retour, sans limite. Là seulement tu trouveras des affections éternelles et enivrantes. Ton cœur, fait pour aimer, pourra s'épancher, se déverser à flots, sans crainte et sans péril. Je serai moi-même ta joie, ta récompense, ton immuable félicité. Mais auparavant il faut que tu fasses comme le grain de blé, il faut que la souffrance et la mort te visitent et te fassent subir leur cruelle étreinte. Elles sont les messagères de l'éternel bonheur. »

Oui, le ciel sera pour nous la fin de toutes les épreuves. Alors seulement cesseront les larmes, les gémissements, les douleurs, car nous serons tout à Dieu et il sera tout à nous.

* *

Mais dès maintenant, m. f., nous pouvons et nous devons anticiper par l'espérance, la foi et l'amour les joies ineffables du séjour bienheureux.

Au milieu des ombres où nous marchons, de précieuses lueurs, des clartés directrices nous ont été ménagées. Jésus, en montant au ciel au jour de l'Ascension, ne nous a pas abandonnés. Jamais au contraire il n'a été plus près de nous, puisqu'il est toujours à nos côtés dans le saint Tabernacle, et que par la communion il veut descendre chaque matin dans nos âmes.

Les *Actes* racontent qu'une nuée déroba Jésus aux regards des apôtres qui le voyaient monter au ciel. Cette nuée nous le dérobe encore, cette nuée c'est le voile de la blanche Hostie. Mais nous savons cependant que Jésus est là. Allons donc à lui avec amour. Qu'il soit notre aliment quotidien, notre provision de voyage pour cette route que nous avons à fournir vers l'éternité. Et n'oublions pas qu'il a dit lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la Messe

AMOUR POUR AMOUR

Mes chères enfants,

La fête du St-Sacrement, la fête de la Communion solennelle ! Oh ! quelle heureuse coïncidence ! Car par la rénovation des promesses de votre baptême, ne venez-vous pas essayer, en ce jour, de *répondre à l'amour de Notre-Seigneur instituant l'Eucharistie ?*

Cet amour, S. Jean en quelques paroles a essayé de nous le révéler. Avant de commencer son sublime récit de cette soirée du Jeudi Saint où Jésus institua la Sainte Eucharistie, l'Apôtre bien-aimé s'exprime ainsi : « *Comme Jésus avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* »

Reconnaissez, m. e., que s'il avait voulu nous dire que Jésus avait aimé les siens jusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur la croix, il n'aurait rien marqué de particulier et d'absolument propre au Cœur de Jésus ; car, à l'heure de la mort, quel est le cœur qui se reprendrait quand il s'est une fois donné ? N'est-ce pas, au contraire, le moment de ses plus tendres effusions ? Un regard, une parole d'un père ou d'une mère qui vont nous quitter pour toujours, sont pour nous l'expression saisissante de toute leur tendresse et de tout le dévouement qu'ils nous ont prodigué toute notre vie...

Quel sens faut-il donc donner aux paroles de S. Jean ? Ah ! chères enfants, sans nul doute, il faut entendre que Jésus aima les siens *jusqu'à la fin de l'amour, jusqu'à la perfection de l'amour, aussi loin que peut aller l'amour, réalisant par un mystère incompréhensible tous les désirs de l'amour.*

Or, quel est le grand désir de l'amour, sinon de ne jamais quitter ceux que l'on aime et de n'être jamais séparé d'eux ?... Aussi, en écrivant ces paroles, S. Jean avait bien compris et bien traduit les sentiments du Cœur de Jésus !

De fait, en ce moment si solennel de cette dernière soirée avec les siens, Jésus regarda ses Apôtres, et, plus loin que ses Apôtres, chacune de nos âmes. Oui, chères enfants, Jésus regarda très distinctement chacune de vos âmes... Et voyant les travaux, les épreuves, les souffrances qui devaient être leur partage, il n'attendit pas le jour de son Ascension pour leur dévoiler jusqu'où pouvait aller son amour et il leur dit : « Je m'en vais à mon Père, je veux qu'il vous bénisse... Je m'en vais vous préparer une place, mais je ne puis pas vous laisser seuls en ce monde... Je veux, *par ma présence réelle mais invisible dans l'Eucharistie,* être le soutien de vos travaux, la consolation de vos peines... Je veux rester avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Je ne veux pas qu'à l'heure de votre mort, quand personne ne pourra plus rien pour vous, que nul ne pourra vous accompagner dans ce dernier voyage, quand le prêtre vous donnera le signal du départ en vous disant : « Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, du Fils qui vous a rachetée, du St-Esprit qui vous a sanctifiée, » je ne veux pas qu'à cette heure suprême vous soyez seuls, je ne veux pas vous laisser partir seuls. *Par mon Eucharistie, je serai votre provision de voyage, votre Viatique consolateur ; je vous accompagnerai sur la route de l'éternité jusqu'à ce que je vous aie remis entre les mains de mon Père qui est votre Père.* Oui, tant qu'il y aura sur la terre des hommes à aimer et des âmes à sauver, je resterai avec eux, au milieu d'eux et en eux. »

* *

Chères enfants, que venez-vous faire aujourd'hui, sinon essayer de répondre à l'amour de Notre-Seigneur ?... Mais vous savez votre faiblesse, vous savez qu'en ce monde il y en a si peu qui sont vraiment fidèles à Notre-Seigneur, et vous ne voulez pas faire comme S. Pierre disant à son divin Maître : « Quand tous vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas ! » *Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas déclarer* à Jésus que vous l'aimerez jusqu'à la fin.

Alors, que devez-vous faire ? — Ecoutez bien, mes enfants. Avec un amour bien humble, vous lui direz : « O mon Jésus, *je voudrais tant vous aimer et vous aimer toujours, mais je ne le peux pas...* Je ne peux pas, *par moi-même, demeurer* dans votre amour, et si actuellement j'ai un si grand désir de vous aimer, je sens bien que ce désir ne vient pas de mon pauvre cœur, mais *de Vous* qui le lui avez inspiré. » Et alors vous ne ferez que répéter la prière du prêtre avant la communion : « *Seigneur Jésus, ne permettez pas que je me sépare jamais de vous...* Jusque-là peut-être je me suis souvent séparée de vous, si facilement, si promptement, et quelquefois, hélas ! si joyeusement, me laissant entraîner par ma nature, par le monde et par Satan caché derrière les plaisirs du monde... De grâce, ô mon Jésus, *ne permettez plus que je sois séparée de vous à l'avenir !* »

Après cette Communion solennelle humble et fervente, fortifiées par Notre-Seigneur lui-même, vous pourrez prononcer le renouvellement des vœux de votre baptême, c'est-à-dire cette promesse qui doit garantir votre amour,.., promesse redoutable qui, si vous êtes fidèles, assurera votre éternité.

Vous voyez donc, mes enfants, *pourquoi cette communion est si importante, puisque par elle vous voulez demander et recevoir la grâce d'aimer Jésus jusqu'à la fin.*

Allez à la T. S. Vierge pour qu'elle vous aide à la bien faire. Jamais aucune créature n'a communié comme Elle, car en Elle seulement et dans chacune de ses communions, Notre-Seigneur pouvait faire tout ce que voulait son amour. Chacune de ses communions resserrait l'intime union de son cœur avec celui de son divin Fils... Et n'est-ce pas Elle qui a obtenu aux Apôtres le zèle pour prêcher Jésus-Christ, le bonheur de conversions innombrables, la force de confesser leur foi jusqu'au martyre?... Nul doute qu'au ciel ils ne la remercient de toutes les grâces que leur ont obtenues ses parfaites communions !

Chères enfants, avec le cœur confiant d'un enfant qui est sûr de la tendresse de sa mère, demandez-lui, en ce moment, *de préparer votre âme,* et, en cette Communion solennelle, *de vous obtenir la grâce,* c'est-à-dire la foi et l'amour ; *la grâce d'aimer Jésus jusqu'à la fin,* non la fin du monde : il serait trop triste, le lieu de cet amour ; ni la fin du temps : elle serait trop courte, la durée de cet amour ; mais *de l'aimer jusqu'à cette fin qui n'a pas de fin* parce qu'elle est l'éternité dans la béatitude. Ainsi soit-il.

Renouvellement des Vœux du Baptême

AUX PARENTS ET AUX ENFANTS

Mes chères enfants,

En ce monde, pour les affaires graves entraînant pour la vie de sérieuses obligations, on n'accepte pas la signature des enfants : ce sont leurs parents qui signent à leur place et qui, par là, engagent leur responsabilité. Mais quand arrive l'âge de la majorité de l'enfant et qu'il peut parfaitement se rendre compte du sens et de la valeur d'un acte et des obligations qui en résultent, on lui demande sa signature et l'on dégage totalement la responsabilité des parents.

Il me semble, chères enfants, que quelque chose d'analogue s'est passé pour vous dans votre vie spirituelle : vos parents vous ont fait baptiser, ils ont voulu que par le don mystérieux de la grâce vous receviez la vie divine, que vous deveniez réellement les enfants de Dieu, ayant avec lui une ressemblance de nature, les frères de Jésus-Christ et les héritiers de la vie éternelle ; et ils n'ont pas hésité à prendre en votre nom les engagements de la vie chrétienne. Ils ont dit pour vous : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours... » Ils ont compris qu'entre la difficulté des obligations de la vie chrétienne, quelles qu'elles soient, et la joie que leur accomplissement donne dès le temps avec la certitude du bonheur du ciel, il n'y avait pas d'hésitation possible ; ils ont engagé leur responsabilité, et ils ont été parfaitement fidèles à leur devoir, parce qu'ils ont veillé à vous donner une éducation chrétienne.

Chers parents qui m'écoutez, permettez que je m'adresse à vous, — à vous pour qui je ne suis pas un étranger ; car encore que dans le chemin de la vie nous ne nous soyons peut-être jamais abordés, je sais que nous partageons le même amour et le même dévouement aux âmes de vos chères enfants. — Je vous le demande en grâce : n'assistez pas à cette rénovation des vœux du baptême comme à une cérémonie qui ne vous imposerait aucun devoir. Ah ! s'il s'agissait d'une parole qui devait engager votre honneur aux yeux des hommes, et assurer votre fortune, vous écouteriez cette parole avec attention. Si c'était la voix de vos enfants, avec quelle émotion,... avec quelle crainte !... Vous comprendriez qu'*à leur âge toute parole qui les engage, engage surtout votre responsabilité,* et qu'il est de votre devoir, devoir de conscience et d'honneur, d'aider vos enfants à ne pas y manquer.

Chers parents, *faites de même aujourd'hui pour la parole qu'ils vont donner à Dieu et qui engagera leur éternité...*

N'oubliez pas, en l'entendant, tout à l'heure, sortir des lèvres de vos enfants, que vous l'entendrez une autre fois à cette heure redoutable du jugement où, comme père et mère, vous rendrez compte à Dieu de tous vos devoirs de parents chrétiens... Et cette parole vous apportera votre gloire et votre récompense, ou bien hélas ! votre condamnation, selon que vous aurez veillé ou non à son accomplissement...

Et j'ajoute que votre vigilance à leur assurer les biens du temps ne pourrait qu'aggraver votre condamnation, si vous aviez négligé de leur assurer les biens éternels ; car n'est-ce pas insulter Dieu et mépriser son ciel, que de songer avant tout aux choses de ce monde, de ne tenir compte que de la santé du corps, des biens du temps, de tout ce qui passe et se corrompt ?

Veillez donc sur l'âme de vos enfants. Non seulement écartez d'eux tout ce qui pourrait altérer leur foi, défraîchir leur cœur, flétrir leur innocence; mais encore entraînez-les par votre exemple à une vie toute chrétienne, à la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise.

* *

Et maintenant, chères enfants, un mot très court pour vous rappeler le sens et le symbolisme qui accompagne cette cérémonie.

1. *Vous vous tiendrez debout.*

Debout, *c'est l'attitude des voyageurs.* Les Hébreux quittant l'Egypte pour gagner la Terre promise se tinrent debout et, debout, ils prirent leur dernier repas avec des pains azymes, car ils n'avaient pas eu le temps de faire lever la pâte.

Voyageur de l'éternité, le chrétien n'a pas le droit de s'arrêter, de s'attacher, de s'installer ici-bas; il ne fait qu'y passer et doit essayer de traduire dans sa vie la parole du divin Maître : « *Vado ad Patrem,* Je vais à mon Père. »

Debout, *c'est l'attitude du soldat,* toujours sur le qui-vive pour ne point être surpris par l'ennemi.

Or, la vie de l'homme sur la terre est un combat. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », dit le Sauveur. Il faut donc être toujours sur ses gardes pour ne pas être surpris par Satan, qui rôde autour de nous comme un lion rugissant, ou par la mort qui nous frappera comme un voleur... Il faut veiller pour être toujours prêt à paraître devant Dieu.

2. Ensuite, chères enfants, *vous aurez à la main un cierge allumé...* Le soleil de la terre qui met en lumière les beautés du monde n'est pas celui qui doit éclairer votre âme dans son ascension vers Dieu, car il n'éclaire que ce qui passe. Jésus-Christ seul est la vraie lumière...; par ses enseignements, ses exemples, il est la voie qui conduit à Dieu, la lumière qui doit éclairer votre vie.

3. *Vous lèverez votre main droite sur l'Evangile.*

a) Sa main, on la montre *en signe de force ;* on la lève pour engager *son honneur ;* on la donne en *signe d'amitié.* — Ma force, Seigneur, je la garderai pour vous : « *Fortitudinem meam ad te custodiam !* » Je vous aimerai de toutes mes forces en pratiquant mon devoir. Mon honneur, je le mettrai à être fidèle à la parole donnée aujourd'hui. Mon amitié... Oserai-je, Seigneur, vis-à-vis de vous, me permettre cette parole ? Oui, puisque vous m'appelez votre ami et me rendez tel par la grâce... Vous me tendez la main aujourd'hui pour m'attirer à vous. Ainsi attiré par vous, soutenu par vous, je vous suivrai de près et à jamais.

b) Sur l'Evangile !... La parole que je vais prononcer, d'elle-même serait sans valeur, mais je vais l'unir à votre parole divine, toute-puissante et éternelle, de laquelle vous avez dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Donnez-moi la grâce que cette parole de ma faiblesse, de laquelle probablement on a pu dire si souvent : « Autant en emporte le vent », que cette pauvre parole, quoi qu'il arrive, épreuves, difficultés, souffrances,... qu'elle ne passe pas, qu'elle s'accomplisse jusqu'à mon dernier soupir !

4. Je n'ai pas à vous expliquer le texte si clair de votre serment : « *Je renonce à Satan...* » et *je renonce à tout ce dont il veut se servir* pour m'attirer, me tromper et me perdre ; *à ses pompes,* c'est-

à-dire au plaisir qui empêche d'accomplir son devoir ; *à ses œuvres,* c'est-à-dire au péché, à ce qui me plaît au détriment de ce qui plaît à Dieu.

Enfin : « *Je m'attache à Jésus-Christ !* » Je m'y attache par le lien le plus solide qui soit au monde, *par l'amour*. L'amour est fort comme la mort ! La mort détache de tout le créé, de tout ce qui n'est pas celui que j'aime... Les pensées, les manières de voir et de juger de Jésus-Christ seront les miennes, et tout livre qui ne tiendra pas compte de Lui et de sa loi, je le rejetterai, craignant d'y perdre mon âme.

« *Pour toujours* » ! Oui, le temps, pour être fidèle au devoir, au sacrifice ; l'éternité, pour jouir de votre béatitude à cette place que vous m'avez préparée.

Combien votre serment est grave, mes enfants, et qu'il y aurait de quoi vous jeter dans l'effroi !...

Aussi, pour assurer votre fidélité à ce serment, il faut vous consacrer à Notre-Seigneur. « *Je me consacre à vous,* c'est-à-dire *je me réserve pour vous.* Je ne veux me servir de moi que pour vous... A vous de veiller sur moi comme sur une chose qui est à vous, qui vous est consacrée... Vous veillerez à ce que je ne me profane jamais...

« Mon Jésus, vous ne vous êtes donné à nous que par Marie, la Vierge fidèle à tout devoir, la première et la plus parfaite des consacrées, elle, soustraite à tout usage profane, la toute-réservée aux usages divins. Que puis-je faire de mieux, pour assurer mes promesses du baptême, après m'être consacrée à vous, ô mon Jésus, que de me consacrer à elle ? Elle veillera sur moi, *elle veillera à ce que je vous garde et à ce que vous me gardiez,... que vous me gardiez fidèle toujours !* »

* *

S'il en est ainsi, chères enfants, cette journée fera époque dans votre vie; vous ne l'oublierez jamais; et en réalité nous pourrons dire qu'elle n'aura pas de fin, puisque grâce à votre fidélité, — la fidélité au serment solennel que vous allez prononcer, — vous garderez en vous, pour la vie et l'éternité, Jésus, la Lumière sans déclin de ce Jour qui n'aura pas de soir, et *tous ensemble,* réunis dans son amour et celui de la Vierge Immaculée, éternellement nous nous retrouverons pour chanter notre reconnaissance dans un hymne sans fin. Ainsi soit-il.

Le soir : la Confirmation

DISPOSITIONS POUR LA RECEVOIR

Monseigneur, Mes chères enfants,

Encore quelques instants, et sous l'imposition des mains de l'Evêque, et par l'onction sainte qu'il fera sur vos fronts avec le saint chrême et les paroles qu'il prononcera en même temps, un grand mystère s'opèrera dans vos âmes. *Subitement,* du fait du caractère imprimé par le Sacrement et de la grâce qu'il répandra en vos cœurs, la vie divine se développera en vous, votre ressemblance avec Dieu se précisera. Alors que, pour le développement complet de vos forces humaines, il faudra encore bien des années, les forces de votre vie spirituelle vont atteindre leur plénitude : vous allez les posséder en entier et vous n'aurez plus désormais qu'à les conserver, à les employer et, par là-même, à les perfectionner... Par les dons de l'Esprit-Saint, Dieu pourra agir divinement et directement en vous, à condition que, luttant contre votre égoïsme qui seul y mettrait obstacle, vous demeuriez souples à son action.

Que si Notre-Seigneur a voulu que l'Evêque seul soit le ministre du sacrement de Confirmation, c'est que lui seul a reçu la plénitude du sacerdoce, et qu'il convenait que par lui seulement soit donnée la plénitude de ces forces qui font les vrais chrétiens.

* *

Chères enfants, *quelles doivent être en ce moment vos dispositions* pour recevoir l'effusion des grâces du Saint-Esprit ?

1. *Avant tout l'humilité,* et l'humilité pour deux raisons.

a) La première, c'est que de nous-mêmes nous sommes indignes des dons de Dieu, et que si N.-S. Jésus-Christ ne les avait pas mérités et demandés pour nous, nous n'y aurions aucun droit. Cette conviction *profonde* de votre misère, cette conviction *joyeuse* qui vous force à dire à Dieu : « Je vous dois tout, » attire sa grâce en l'âme et permet l'envahissement total de cette grâce divine, qui trouve en nous la place qu'elle réclame. Rappelez-vous le chant de la T. S. Vierge : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, parce qu'il a regardé mon humilité. »

b) La seconde raison de cette humilité qui vous est indispensable pour recevoir l'effusion des dons du St-Esprit, me paraît être la conséquence de l'acte que vous avez posé tout à l'heure en renouvelant les promesses de votre baptême. Pauvres enfants, si jeunes et si faibles ! Avoir pris de tels engagements pour une vie tout entière dont vous ignorez absolument tous les secrets... Avoir juré de vivre, *coûte que coûte,* fidèle à Jésus-Christ, de ne tenir compte que de ses manières de penser, de parler et de juger, sans jamais vous laisser influencer et entraîner par votre nature, le monde et Satan qui se cache en lui... En réalité, n'est-ce pas téméraire et bien imprudent de votre part ? Ah ! chères enfants, avec quelle ardeur il vous faut dire à Notre-Seigneur : « O Jésus, que j'ai besoin de vous ! que j'ai besoin de compter sur vous !... Vous m'enverrez votre lumière, votre amour, votre force ! *Veni, lumen cordium !* Venez, ô lumière des cœurs ! »

2. Après l'humilité, il vous faut *la foi.* « Mon Dieu, je ne verrai rien du mystère que vous opérerez dans mon âme ; mais bien qu'il m'échappe complètement, je n'ai pas l'ombre d'un doute, et de toute mon âme, je crois. Rendez ma foi encore plus forte, plus efficace. Oui, je crois qu'après la réception du sacrement de Confirmation mon âme aura plus de force qu'auparavant... J'ignore les événements auxquels je pourrai être mêlée, les incidents et les imprévus de mon existence, les épreuves qui m'attendent ; mais vous, mon Dieu, du haut de votre éternité, vous connaissez ma vie ; vous la voyez se dérouler dans ses moindres détails, et pour chacun de ces détails je crois fermement qu'*en vertu de la grâce de ce Sacrement* je serai au niveau de toutes mes difficultés et de mes épreuves... Par vous, avec vous, je triompherai de tous... Aussi je demeure en paix, sans inquiétude, sans préférence, tant je suis sûre de votre amour pour moi. »

3. Avec une profonde humilité et une foi intense, qu'*une prière ardente,* véritable cri de votre âme, s'élève maintenant vers le ciel. Appelez ce divin Esprit pour qu'il mette tellement en lumière N.-S. Jésus-Christ en vous que vous vous attachiez à lui de plus en plus, et que par tout votre être et par toute votre vie vous travailliez à le faire connaître...

Puissiez-vous être *l'ostensoir de Jésus,* mais un os-

tensoir vivant, aimant, heureux de ne servir qu'à le montrer, à le rappeler à tous... *Veni, lumen cordium !* O douce lumière des cœurs, venez !... *Infunde amorem cordibus !* Versez votre amour dans nos cœurs... *Infirma nostri corporis, virtute firmans perpeti !* Soutenez sans cesse par votre vertu la faiblesse de notre nature.

Rappelez-vous, chères enfants, que si Jésus, dans nos tabernacles, veut demeurer invisible et silencieux sous le voile de l'Hostie, ce n'est pas que le monde n'a pas besoin de le voir et de l'entendre ; mais c'est qu'*il compte sur son Eglise* et sur *chacun de ses fidèles pour le montrer, le faire connaître et aimer.* C'est ce qu'il attend de vous, et c'est pour vous aider à cette mission très spéciale qu'il va vous envoyer son Saint-Esprit.

Que la Vierge Immaculée, qui daigna préparer les Apôtres au Cénacle à le recevoir, remplisse vos âmes de ces dispositions d'humilité, de foi et de ferveur que l'Hôte divin, l'Esprit-Saint, attend pour vous envahir ! Ainsi soit-il.

CONFERENCES A DES LIGUEUSES

VIII

LA PATIENCE

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui d'une vertu bien nécessaire à l'apostolat et que notre divin Maître, notre modèle, a pratiquée tout le long de sa vie terrestre : la patience.

Tout d'abord, définissons le mot, afin de savoir exactement de quoi nous parlons. — *Patience* vient d'un verbe latin *pati,* qui veut dire « souffrir, supporter » ; celui-là est donc patient qui supporte volontiers les défauts du prochain sans irritation ni murmure. — Pourtant il est un autre sens restreint du mot patience, et qui a pour contraire « impatience » : l'impatient est en général celui qui ne supporte pas de retard, qui se signale par son empressement, quelquefois par sa précipitation.

C'est dans ce dernier sens que je voudrais vous parler de cette vertu si nécessaire en apostolat.

I. — *Patience avant d'agir*

Contemplons Notre-Seigneur, vivant à Nazareth son humble vie de charpentier, auprès de S. Joseph et de Marie ; et voyons nettement le contraste entre ces trente années de silence et trois années à peine de vie publique et d'apostolat. Evidemment, nous ne pouvons critiquer les faits et gestes du Fils de Dieu ; nous n'avons qu'à nous incliner avec respect devant ses décisions et actions, et croire que s'il agit ainsi, c'est que cela lui parut le plus sage et le meilleur.

Mais il ne nous est pas défendu de chercher à deviner ses raisons, encore moins de tirer une leçon de son exemple. Un petit fait va nous éclairer sur l'un et sur l'autre. C'est à Cana, petite ville de Galilée, tout au début de sa vie publique : Jésus avec ses disciples a accepté l'invitation de deux jeunes époux, et, après avoir assisté à la cérémonie du mariage, il s'assied à table avec les convives.

Or Marie est là aussi, et s'apercevant au milieu du repas que le vin vient à manquer, elle envoie dire à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » Que répond Jésus ? « Mon heure n'est pas encore venue. » Vous connaissez la fin de l'histoire, l'eau changée miraculeusement en vin, la joie débordant du cœur de tous les convives, et la foi affermie dans l'âme des apôtres.

Cette page d'Evangile a le mérite de nous montrer la grande puissance d'intercession de Marie : il semble en effet que, pour lui être agréable, Notre-Seigneur a devancé l'heure de son premier miracle. Il n'en est pas moins vrai que, d'après la réponse de Jésus, il y avait une heure fixée par Dieu pour la révélation de son Fils Jésus-Christ ; à Nazareth, pendant trente années, Jésus attendait « son » heure, « l'heure de Dieu ».

Et voilà ce que doit faire toute âme qui se sent appelée à l'apostolat. Que veut dire en effet le mot *apôtre ?* Rien d'autre qu'*envoyé.* A chaque instant de sa vie publique, Notre-Seigneur redit cela : il est l'envoyé du Père, il est venu accomplir une mission, il ne veut rien faire, rien dire en dehors de ce qui lui a été commandé, il est le Messie d'ailleurs, encore un autre mot qui veut dire « envoyé ».

Et lorsqu'à son tour il donne officiellement à ses apôtres les pouvoirs et les consignes de l'apostolat, il emploie ces mots bien significatifs : « Comme mon Père m'a envoyé, à mon tour, je vous envoie » (Jo., xx, 21). Et l'auteur de l'Epître aux Hébreux à son tour dira, parlant de l'apostolat : « Ce n'est pas à tout chacun qu'il appartient de prendre cet honneur, mais à celui qui est appelé par Dieu » (v, 4).

Le devoir de toute âme apostolique est d'attendre cet appel de Dieu. C'est cela le premier point du programme de patience que je vous propose aujourd'hui.

Mais n'allez pas croire que cette attente doive être inactive ; pensez-vous que les années de Nazareth furent inactives et perdues pour notre salut? Croyez-moi : il est aisé de se faire beaucoup d'illusions sur soi-même, sur son zèle, sur son désir d'apostolat. On rencontre des âmes qui viennent au prêtre spontanément, offrant d'elles-mêmes leur dévouement, au point quelquefois de paraître même s'imposer. Et bien vite on s'aperçoit, dès qu'on leur demande un effort, un sacrifice, qu'elles n'étaient point préparées pour travailler utilement dans le champ du père de famille. Elles auraient mieux fait de contenir leur zèle impatient et de travailler à leur propre sanctification, en attendant l'appel de Dieu.

« Et si cet appel ne vient pas ? » direz-vous. — Mais, savez-vous que Dieu n'a besoin de personne, et que cet honneur il ne l'accorde pas à tous? Pourtant, rassurez-vous : quand vous aurez travaillé, dans le silence et pendant des années, à votre propre amendement spirituel, à votre progrès moral, je crois bien que vos vertus attireront l'attention de vos pasteurs ; et des âmes de cette trempe sont vraiment trop rares pour qu'on les laisse dans l'ombre inactives et inopérantes. Attendez l'heure de Dieu, dans la confiance ; cette heure sonnera un jour ou l'autre.

II. — *Patience dans l'action*

Et quand elle aura sonné, quand vous serez en pleine action, vous aurez encore à user de patience en maintes occasions. C'est en effet une illusion commune de croire qu'on fait du bien seulement quand on s'agite : c'est oublier l'adage connu : « Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien. »

S'agit-il, par exemple, de porter remède à une faiblesse, à un défaut, à un écart de conduite ? Ne croyez pas perdre votre temps quand vous chercherez